

Esther TRÉPANIÉ, *La mode sauvera-t-elle Cendrillon ? Autour de trois romans et de quelques tableaux*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, (« La petite culture »), 2023, 135 pp.

Sally FILIPPINI

Università degli Studi di Bologna

Esther TRÉPANIÉ, historienne de l'art moderne québécois de l'entre-deux-guerres et directrice générale de l'École supérieure de mode, consacre cet essai au rôle de la mode et de l'apparence dans trois romans québécois qui ont comme décor le Montréal des années 1930, *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle ROY, *Au milieu, la montagne* (1951) de Roger VIAU et *Élise Velder* (1958) de Robert CHOQUETTE. Après avoir présenté les trois auteurs (« Introduction », pp. 9-16), dans le premier chapitre, (« Florentine et le miroir aux alouettes de l'apparence », pp. 17-32), on analyse le rôle des protagonistes du roman de Gabrielle ROY, Florentine et Jean, jeunes issus de quartiers modestes de la métropole québécoise, mus par une forte volonté d'ascension sociale. Comme le souligne la spécialiste, la mode, le maquillage et les accessoires deviennent des instruments fondamentaux pour la réalisation de leur rêve, mais également pour représenter leur condition sociale réelle. En effet, Florentine n'arrive pas à séduire Jean malgré sa beauté et son charisme puisque son maquillage exagéré ainsi que ses robes et ses chaussures de mauvaise qualité lui donnent un aspect grotesque ; de plus, trop pâle et trop maigre, elle marche anormalement à cause d'une paire de chaussures inconfortables. Elle reste ainsi prisonnière de l'illusion de paraître une bourgeoise alors que les gens s'aperçoivent de son origine modeste. Dans « Jacqueline et l'inéluctable déterminisme de classe » (pp. 45-58), la protagoniste d'*Au milieu, la montagne*, appartient elle-aussi à un milieu pauvre. Les enjeux sociaux dans la ville de Montréal sont évoqués à travers la description de ses quartiers : à l'Est de la montagne, les quartiers humbles où habite Jacqueline, à l'Ouest les bourgeois et la haute société. La montagne au milieu devient le lieu de rencontre de deux univers parallèles. Au cours d'une journée de ski, Jacqueline connaît Gilbert, étudiant en médecine issu d'une riche famille montréalaise. Tombée amoureuse de lui, elle apprend les habitudes et les comportements de la haute société afin de s'intégrer à la famille de Gilbert et à son groupe d'amis. Même si elle est brillante et intelligente, lorsque les parents de Gilbert découvrent ses origines, ils obligent le couple à se séparer. L'apparence distinguée de Jacqueline s'avère donc n'être qu'une illusion et le roman se termine par son retour amer à son quartier. Dans « Élise et ses fées marraines : le milieu de la mode et le libéralisme » (pp. 82-96), en revanche, la protagoniste du roman *Élise Velder* réussit à s'émanciper de sa condition. Son trajet est semblable à celui de Cendrillon : jeune fille belle et gentille, elle vit dans la misère et l'injustice, mais elle arrive à se fiancer avec le jeune Marcel, issu d'une famille riche et aisée. Pour Élise, la mode, souligne TRÉPANIÉ, est le moyen qui révèle au public sa beauté, son esprit doux et gentil en lui permettant d'accéder à une autre classe sociale.

PONTI / PONTS

langues littératures civilisations des pays francophones

ISSN : 2281-7964

n. 24, 2024

DOI : 10.54103/2281-7964/28074

SECTION FRANCOPHONIE DU QUÉBEC ET DU CANADA

Coordonnée par Alessandra FERRARO

alessandra.ferraro@uniud.it

NOTE DE LECTURE

Open Access



L'originalité du volume tient à la présence de trois intercalaires qui font pendant aux chapitres d'analyse (« Peindre la misère », pp. 60-79 ; « Le peintre du port et de la montagne », pp. 60-79 ; « Le peintre du port et de la montagne », pp. 98-113). La reproduction d'œuvres de peintres réalistes comme Adrien HÉBERT, permet à l'auteure de faire émerger la disparité des classes sociales dans les différents quartiers de Montréal, tels que la montagne ou le port. Elle établit par là un lien entre les récits et les tableaux sur le fond des révolutions sociales de l'époque. En effet, la spécialiste décrit la naissance de l'industrie de la beauté féminine, l'obsession pour la minceur des jeunes filles, mais aussi la conquête de nouveaux espaces urbains pour les femmes qui travaillent et pour les jeunes filles qui admirent les vitrines des grands magasins et des boutiques de luxe. L'analyse met toujours en relation les événements historiques avec le vécu des personnages et fait percevoir sous une perspective différente le thème de l'apparence et de la beauté en tant qu'outil féminin pour atteindre le mariage parfait. L'étude de TRÉPANIÉRIE permet de lire de manière plus nuancée le rôle social de la mode, ce qui évite une polarisation négative ou positive de celle-ci. Dans le chapitre final « Et la mode, peut-elle sauver Cendrillon ? » (pp. 115-118), l'auteure conclut que la mode à elle seule ne peut pas déterminer la réussite sociale d'une femme ; il s'agit, au contraire, d'un moyen pour faire ressortir son individualité et son caractère, au-delà des conventions et des mœurs. Loin de correspondre à une représentation superficielle et frivole, la mode est ici présentée comme un manifeste personnel et un miroir des désirs des protagonistes.